Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE CHAT NOIR LAQUÉ

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Arthur Adamov
1908-1970
essai biographique
The French Review, USA, 1971

La Poésie négro-africaine
d'expression française
Seghers, 1976

La Parole noire
essai
Poésie 1, 1976

Suite en jouï-dire
récit
Christian Bourgois, 1978

Matière d'oubli
*suivi d'*Anamorphoses
poésie
Pierre Belfond, 1983

La Lettre du nom
poésie
In'Hui, 1990

Paul Delvaux
essai
Albin Michel, 1990

Pier Paolo Pasolini
essai
Marval, coll. « Les lieux de l'écrit », 1991

Miroirs de l'autre
poésie
In'Hui, 1995

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Marc Rombaut

LE CHAT NOIR LAQUÉ

roman

Seuil

*27, rue Jacob, Paris VIe*

Extrait de la publication

COLLECTION

« Fiction & Cie »
DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02106614-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Rien n'est plus rare pour un homme
qu'un acte qui soit de lui.

R. W. EMERSON

Extrait de la publication

Fiesole, Villa B, le 3 juin 1992

Lentement, à pas mesurés, la catastrophe s'est éloignée. Maintenant je sais que je ne suis pas devenu fou. Le visage de Claudia, douloureux, extatique, s'est évaporé dans un brouillard fragile. Sa voix se mêle encore parfois à mes désordres nocturnes. Tout sentiment de culpabilité, de même que toute peur se sont évanouis. Je sais maintenant cela aussi. Sous le soleil blanc, la vérité des mots se fait plus intense. Précautionneusement, je me reconstitue.

Des jours vides. Des nuits sans sommeil. Par à-coups, mes mains tremblent. Le monde redevient un nuage compact. Depuis dix ou douze jours, seul dans la Villa B : pas désespéré, mais aspiré dans un trou noir sans fond. Tout autour, l'odeur de l'air brûlé. Douleurs musculaires. La nuit, l'image de Claudia, gisant nue sur un sol en grès sale, saigne. Tout s'enlise ensuite dans une respiration précipitée. Les objets autour ont si peu de réalité !

Quelquefois, un chat noir laqué traverse l'espace de la villa avec une obstination tranquille. Blotti dans ma chambre-bureau, à l'étage, face au panorama de Florence saupoudrée d'or, je recompose ma mémoire. Image par image. Toujours le sentiment de fragilité, ici, dans les

marges du temps. Mon équilibre est menacé à chaque instant. *« Il suffit d'un moment d'inattention pour perdre sa vie »*, avais-je lu quelque part.

La peur, ça existe. Les peurs de l'enfance ne nous quittent jamais. Les images défilent, trop vite. La bande-son est quasi inaudible. Mon travail est de rétablir l'agencement des visages et des voix. Voir, c'est écouter. Entendre, c'est voir. Plans-séquences, raccords, gros plans : tout est à faire. Je me suis enfermé ici, dans la Villa B, à Fiesole, pour ressaisir ce passé immédiat et le faire basculer dans un futur possible. C'est un acte de foi que je pose là. Vis-à-vis de moi et de Jessica. La difficulté, dans cette recomposition, est de trouver l'enchaînement des images sans buter constamment contre les visages de Claudia et de Jessica écrasés l'un contre l'autre. Obligé de filtrer ce flot de signes afin de les rendre habitables. Tout est prêt mais, à la dernière seconde, tout m'échappe. Je me sens menacé d'impuissance ; pourtant, je reste à l'affût, malgré une profonde fatigue.

Ce midi, j'ai forcé l'espace blanc qui m'aveuglait. J'ai piégé ma mémoire, traversé sa nuit pour me fondre dans celle de Sabaudia.

Quelques semaines auparavant, j'ai vu disparaître Claudia au fond d'un sombre couloir balafré d'une lumière de néon verdâtre. Je ne retrouve plus son cri, étouffé dans sa bouche même. C'était la pleine nuit, en un lieu déshabité : le choc du corps s'affaissant sur lui-même amplifia l'impression de désert. Je suis alors resté dans ma nuit, celle où les réveils détruisent les promesses de l'aube et s'ouvrent sur la calamité d'être encore en vie. A Sabaudia, cette nuit sembla surgie tout droit des steppes nordiques. Il pleuvait. Le vent

Extrait de la publication

soufflait en rafales. L'air mordait la peau. Dans le ciel, des cris d'oiseaux invisibles. Des dunes grises. Des immeubles gris, résidentiels. On devinait aussi des villas creusées dans le sable. L'immeuble de Claudia donnait sur un square encadré par d'autres immeubles – gris, impersonnels, sans vie. Des rats et des chiens se disputaient un sac-poubelle éventré. En sortant de la résidence de Claudia, j'urinai contre sa voiture, fixant les rats et les chiens dans les yeux. Soudain, j'étais pris d'un sommeil froid.

Je dus dormir un temps dans la voiture ; le bruit de la pluie me réveilla. Fuir ! Fuir le corps raidi de Claudia. Fuir ses gestes d'automate. Fuir ses propos obscènes. Fuir la rumeur de cette nuit, crispée et agonisante comme si la lumière et l'air vibrant ne devaient jamais revenir. Sur la route en direction de Rome, des séquences d'un film de Wim Wenders, *L'État des choses*, s'entrechoquèrent avec les masses grises et noirâtres de Sabaudia. Ce qui venait de s'y produire pouvait être une fiction.

Puis ce fut le matin. Un petit matin de mars, frileux, pluvieux, venteux, dans les faubourgs sordides de Rome. L'aéroport Leonardo da Vinci. Agitation de la foule affairée. Je cherchais un espace bleu dans le ciel. Fatigue et peur. Au regard des femmes croisées, je croyais qu'elles savaient… Frappé par leur fébrilité mutine : maquillées, coiffées, habillées, déjà en situation de séduction. Dans l'avion, le voile qui se ferme sur toute cette nuit ; la chute dans l'angoisse, la culpabilité, le sommeil mauvais. Paris. Réceptionné par Jessica en douces larmes. Remuée, choquée, émue. Ciel métallique. Air vif. Dans une chambre, le miroir me renvoie l'image d'un être traqué. Nu, le sexe pendant, obscène, je me dégoûte. L'image se brouille, s'efface. Le

Extrait de la publication

monde devient mica. J'entre dans un temps indéterminé.

Un matin, je sors d'un écrin moelleux. Poussière de brume dans les yeux. « J'ai été touché à l'âme. » L'âme ? Qui parle encore d'âme en ce monde-pour-la-mort ? N'ai-je pas demandé un jour à Claudia d'ouvrir les lèvres de son sexe afin que je puisse voir son âme ? Elle avait ri de moi, tout en s'exécutant. Aujourd'hui, cela me donne envie de pleurer. Sur quoi ? Sur qui ? Sur l'absence de larmes !

Je ne veux plus être dans l'image. Il y a nécessité absolue à sortir de la fiction.

Quelques semaines plus tard – début juin –, je quittai Paris pour Fiesole où Sandra, une amie commune, avait mis à ma disposition une de ses propriétés : la Villa B. A Paris, le jour de mon départ, le ciel avait des couleurs fauves ; la gare de Lyon me donna l'impression d'un décor de théâtre.

5 juin 1992

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. A dix heures du matin, la voix de Jessica me réveille.

« A Paris, il fait mauvais et très froid.

– Comme pour le Débarquement.

– Ah ! J'entends que tu vas mieux !

– Relativement. Ici, il fait beau, même chaud. »

Je pense à son sourire d'enfant, qu'entoure sa longue chevelure noire coiffée à la sauvage. Je pense à ses seins. Je lui dis que je l'aime, que je n'ai jamais aimé qu'elle, qu'elle me manque… mais que c'est mieux ainsi. « Il faut que je retrouve la matérialité de mon être. » Elle sait, approuve, accepte cette mise à distance de nos corps, de mon passé immédiat. Sa souffrance fait partie de l'enjeu.

« Tout un pan de mon passé est devenu opaque, Jessica. Il y a des signes, des gestes, des mots, des images qui n'ont plus de transparence. Tu es ma seule réalité palpable.

– Je le sais, mon amour. Et je connais aussi la difficulté que tu as à assumer ton anniversaire. Je t'embrasse. N'oublie pas, je suis avec toi. »

Remettre les choses en ordre et trouver la place des mots. Un lapsus m'a fait écrire « des morts ». Ma violence

est à fleur de peau. Comme celle des boxeurs avant le match… Premiers jours d'enfermement. Je m'efforce de ne pas sortir. Dans un combat de boxe, le premier round est toujours un round d'observation. Mais chaque round peut être décisif : chacun d'eux contient sa vérité irréductible. Même mené aux points, un K.-O. au dernier round annule tous les autres. Cassius Clay anticipait ses victoires – souvent obtenues d'un seul et unique uppercut du gauche – en les annonçant dans des poèmes ; sur le ring, il sentait l'ouverture avant même que son adversaire en prenne conscience.

Disons que je ne sens pas encore l'ouverture de l'autre en moi. Ma retraite anticipe ma victoire. Pour l'heure, je me retrouve le corps à terre, le visage saccagé. La lumière m'offre encore trop de résistance. Toujours aucun goût à rien. Pas de sorties. Lecture des titres des journaux, que m'apporte Maria, la femme de ménage. Je découvre sans surprise la montée des nationalismes, les purifications ethniques, la menace des intégrismes. L'Histoire continue, évidemment. Mais l'ennemi, pour moi, c'est moi.

Hier, j'ai fait le tour extérieur de la villa. Jardin étincelant sous la lumière cristalline. Roses, magnolias, lauriers blancs, cyprès, vignes rampantes. A l'arrière, des grandes terrasses, avec une vue plongeante sur les champs d'oliviers ponctués de villas. A l'horizon, sur toute sa longueur, Florence dans un bain de vapeur dorée. Entr'aperçu le chat noir laqué derrière une haie d'aubépines. Rentré. Bu du café fort. Mangé quelques fruits : fraises et abricots. Remonté dans ma chambre et noté ceci.

Extrait de la publication

Rebobinage. Le film se bloque sur les monts Circea qui entourent Sabaudia au nord-est.

« Tu sais, Moravia et Pasolini viennent ici parfois, pour travailler.

– Sabaudia, c'est quoi pour toi ?

– L'appartement de mon père, il me l'a légué. Je veux que tu le voies. Je veux y faire l'amour avec toi avant que tu partes à Paris. J'ai tout préparé.

– *Tout préparé ?* Qu'as-tu préparé ? Qu'as-tu manigancé à mon insu ? Je ne veux pas aller à Sabaudia ! Arrête-toi. Retourne à Rome. Demain je dois me lever tôt, mon avion décolle à 8 h 30. »

La bande-son a des ratés. Il y manque des bribes de phrases. Des mots grossiers suivent le dialogue. Des menaces. Des hurlements. Invisible : la haine qui est dans mes yeux.

Il faisait nuit quand nous pénétrâmes dans Sabaudia. Nuit trouble, pluie, vent, cris d'oiseaux fous, et la masse sombre, menaçante, des collines proches. La route serpentait. On arrivait sur une place déserte dont le centre était occupé par trois ou quatre arbres indéfinis. Autour de cette place – un square plutôt qu'une place –, des immeubles de béton, style années soixante. Un lieu sans origine. Claudia se tenait étrangement silencieuse à mes côtés. Elle gara sa voiture, une Lancia Delta, perpendiculairement à l'entrée de sa résidence. L'horizon était bouché par des nuages noirs massifs. Un paysage en négatif. Dans le profil de la lumière blafarde du square, j'observai Claudia, dont le visage jaunâtre semblait soudain très las. Je me sentais noué. J'avais peur. Mes mains se crispèrent sur mes jambes. J'étais épuisé.

Extrait de la publication

« Dors un peu, mon amour. Attends-moi, je reviens. Je vais préparer notre nuit. »

La phrase se figea dans ma tête – elle s'y trouve toujours. J'étais glacé. Et le silence trop lisse augmentait encore ma peur. Claudia me faisait penser à une sorcière aux gestes asymétriques. Enfermé dans la voiture, je me remémorais l'horrible semaine que je venais de passer dans ses bras. « Je songe tous les jours à ton petit corps d'adolescente. » Même pas envie d'en rire ! Une semaine infernale, où j'ai vraiment tenté de me délivrer d'elle. Rapté par une femme-fille que je n'aimais pas.

« Pourquoi tu m'aimes ?

– A cause de tes jambes.

– Je te tuerai. »

Qu'était-elle pour moi ? Pour le moment, un crachat. Comment fuir ? Sabaudia, mon tombeau. Nue, à genoux à hauteur de mon sexe, avant qu'elle ne l'engloutisse. Après, j'allais me cacher dans sa salle de bains pour pleurer. « Jessica, je n'aime que toi. »

L'idée de tuer Claudia m'a pris plusieurs fois. Il y eut même des commencements d'exécution. On se sent si démesurément seul en ces moments-là…

Combien de temps suis-je resté dans la voiture ? Quand je me réveillai, la pluie avait redoublé de violence. J'avais soif. Pas de traces de Claudia. Pas d'ombres non plus. La nuit seulement qui s'enfonçait en elle-même. Il était 4 heures du matin, bientôt le jour se lèverait. Je me redressai dans ma rage : je voulais savoir. L'inquiétude occupait mon esprit. Mon regard fouillait désespérément l'espace. « Et si j'étais condamné à mourir ici, seul parmi les chiens et les rats ? »

Un bref instant, j'entendis résonner quelque part en moi la tendre voix de Jessica : « Que t'est-il arrivé, mon amour ? »

Je me suis extrait de la voiture-cercueil. Le vent et la pluie m'éraflèrent le visage. Une odeur de moisissure stagnait sur la place déserte. Tout à coup, du milieu du square, la face tournée vers l'immeuble où Claudia avait disparu, je lâchai un cri de colère, arraché au désespoir et à la panique qui m'habitaient depuis quelques heures. De mon visage coulaient des gouttes de sueur qu'on aurait pris pour du pus. Le silence retombé, seule la pluie insistante me sembla réelle.

Extrait de la publication

6 juin 1992

L'histoire de ce dérapage procède de mon histoire, j'en ai l'intime conviction. Mais elle me fuit comme du sable entre les doigts. Donc, je prendrai tout mon temps, je m'acharnerai sur les faits, je retraverserai tous les signes afin de recomposer le puzzle défait.

D'abord la réalité immédiate. Le 22 mars l992. Rome. Quartier du Trastevere. Via Luciano Manara. Appartement de Claudia. On peut à peine s'y déplacer tellement il est surencombré de meubles et de bibelots anciens, et mes bagages ajoutent un aspect ludique à ce capharnaüm. La chambre semble avoir subi une perquisition en règle.

Claudia occupe obstinément, depuis des heures, la salle de bains.

Ce séjour que je faisais chez elle devait être le dernier car j'avais décidé de la quitter. Mais nous étions la veille de mon départ et je n'avais encore rien annoncé. Comme les drogués qui promettent toujours de ne plus recommencer, je remettais chaque fois cette décision. Si je n'aimais plus Claudia, je la désirais encore.

Nous avions, au début de notre relation il y a trois ans, conclu une sorte de pacte érotique où nous nous engagions

mutuellement à toujours satisfaire les désirs et les fantasmes de l'autre. Sur ce terrain je la battais, affirmait-elle. Et elle avait raison : j'étais obsédé par son corps d'adolescente – une adolescente qu'elle n'était plus. Elle joua de mes manques avec la science des grandes libertines de l'Histoire.

A la faculté des lettres où elle est assistante – « à mi-temps », précise-t-elle : « Papa m'a laissé pas mal de biens… » –, Claudia s'affiche tantôt avec les œuvres de Crébillon fils sous le bras, tantôt avec celles de Sade, ou les mémoires de Casanova. *« Il faut savoir abréger les romans »*, répète-t-elle à l'instar d'une de ses idoles, c'est-à-dire qu'il faut passer au plus vite et concrètement aux choses du sexe… Quand je la quitte pour rejoindre Jessica à Paris, je n'ai de repos qu'en l'entendant au téléphone me détailler la nuit imaginaire qu'elle vient de passer avec moi ! Mais bien vite aussi, le regret, la culpabilité, la désenvie s'emparent de moi, une fois mes fantasmes satisfaits. Claudia alors m'ennuie, m'insupporte, m'encombre. Je sais que Jessica ressent sa présence, tout en ignorant son existence. Un soir, rentrant plus tôt que prévu, je surpris Jessica pleurant.

« Tu n'es plus avec moi. Je sens qu'une autre est dans ta vie. Je souffre de tes mensonges.

– Mais…

– N'ajoute pas d'autres mensonges. Tu m'avilis. Tu me fais mal. Tu nous abîmes. Ne tue pas notre amour. Ne réponds pas, réfléchis. »

Égaré, défié, agacé par Claudia, je dois mettre fin à ce qu'elle appelle « notre histoire », et qu'elle vit sur un mode passionné, fantasmatique, quasi mythique. Demain, je retourne à Paris. Je dois maintenant lui annoncer ma décision de la quitter. Cela m'ennuie et cela me fait peur. *Vorrei*

Extrait de la publication

e non vorrei. Mais précisément à cet instant Claudia se pavane à moitié nue entre les meubles et les bibelots de son appartement. Pourquoi, alors que nous nous apprêtons à sortir pour dîner, se promène-t-elle ostensiblement les seins nus ? Pourquoi vient-elle ajuster ses jarretelles et mettre ses bas en voile noir juste devant moi ? Pourquoi retire-t-elle son slip de dessous sa jupe ? Quand elle disparaît à nouveau, c'est pour revenir, toujours à moitié nue, avec un Borsalino sur la tête. Elle sait qu'elle me trouble. J'essaie de penser, en vain, à Jessica dont le visage se dérobe à mesure que mon désir de Claudia grandit. Ma garde est-elle en défaut par excès de plaisir ? Non pas : par crainte, banalement. Dehors, il pleut. Sous la pluie, Rome, ville du soleil et de la chaleur, est sinistre. Goût de cendre dans ma bouche. Mon impuissance à agir – les mots me fuient littéralement – m'établit peu à peu dans une sorte de détresse. « Détresse » : ce mot fait de l'œil à Hölderlin. Je ferme les yeux. Je me méprise.

« Je t'aime. Je suis si heureuse que tu sois là, mon amour. Oh, ne dis rien, embrasse-moi ! Demain, c'est dans mille ans. Ce soir, notre dernier soir, c'est l'éternité. Embrasse-moi. »

Ses lèvres se collent à ma bouche. Toujours presque nue, mais sans son Borsalino, elle se place à califourchon sur mes genoux. La chambre est plongée dans une pénombre triste. Et dans cette tristesse, nous refaisons l'amour. Très vite, une profonde amertume parcourt tout mon être. J'ai envie de pleurer, de fuir, de m'échapper à jamais.

« Cette nuit, je vais te faire découvrir un endroit secret. »

J'ai entendu : sacré.

« Sacré, c'est ça. Secret *et* sacré à la fois.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication